Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 75 (1987)

Heft: [4]

Artikel: Voir clair dans le noir

Autor: Lempen, Silvia

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-278290

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

938102

Voir clair dans le noir

Philosophe et écrivaine égyptienne installée à Genève, Fawzia Assaad publie coup sur coup un essai et un roman. Traits d'union entre les deux livres : l'Egypte, les chats, et la quête d'une renaissance.

Une des photos choisies par Fawzia Assaad pour illustrer son essai sur « Les préfigurations égyptiennes de la pensée de Nietzsche » (éd. L'Age d'Homme) représente le tombeau d'Inherkhâouy à Thèbes. La légende dit : « Un chat sauvage tranche la tête du serpent de l'obscurité. Surgit alors l'arbre de vie ». Suit la citation d'un passage de « Zarathoustra » : « (...) Mais le pâtre mordit, comme mon cri lui en donnait conseil, de bonne morsure mordit ! La tête du serpent, bien loin il la recracha — et d'un bond il fut debout. Non plus un pâtre, non plus un homme — un métamorphosé, un transfiguré, un être qui riait ! »

Le roman de Fawzia Assaad, qui sort quelques mois après la parution de cet essai, s'intitule : « Des enfants et des chats » (éd. Favre). Il raconte l'histoire de deux jumeaux, Rawya et Moheb, nés dans une famille musulmane de la bonne société du Caire, entre 1920 et 1930. Quand ils sont encore enfants, leur père leur montre les images de l'Ancienne Egypte représentant le Grand Chat : « Assis près de l'arbre perséa, l'arbre de vie dont les innombrables feuilles ressemblent à des langues et les fruits à des cœurs, il tuait le serpent du mal et des ténèbres. »

Om'Abdou, qui travaille comme blanchisseuse dans la famille de Rawya et de Moheb, croit que, selon l'ancienne légende païenne, l'âme des jumeaux, la nuit, prend la forme d'un chat, et s'en va rôder loin de leur corps. Cela signifie, pour elle, que les jumeaux possèdent un pouvoir qui dépasse celui des autres êtres humains. Les chats n'ont-ils pas la faculté de voir clair dans le noir ?

Voler aux bêtes leur pouvoir

Dans son essai, Fawzia Assaad rapproche la vénération des anciens Egyptiens pour les bêtes de la vertu nietschéenne de dépassement de soi. Pour dépasser sa mesure humaine, l'homme doit voler aux bêtes leur pouvoir, par exemple « la force et l'agressivité du félin, leur pouvoir de capter la lumière dans l'obscurité ». « Le chat

Photo Fakhry Assaad

et le lion étaient ces métamorphoses de l'heure tragique entre toutes, celle où il fallait trancher la tête au serpent du mal. »

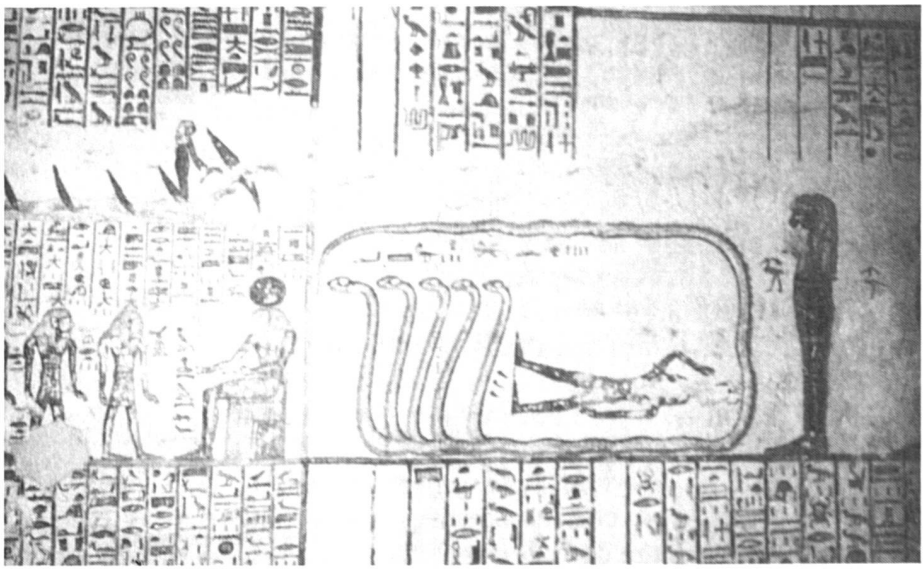
Pourtant, quand je l'interroge sur les sources profondes de son roman, Fawzia Assaad préfère, plutôt que de thématiser la relation entre les deux livres, aller chercher, sur une étagère, une statuette de bronze de l'époque du Nouvel Empire : silhouette émouvante d'un chat aux flancs nus, assis, aux aguets, tête dressée vers le ciel.

« C'est ça qui m'a donné envie d'écrire un livre sur les chats ».

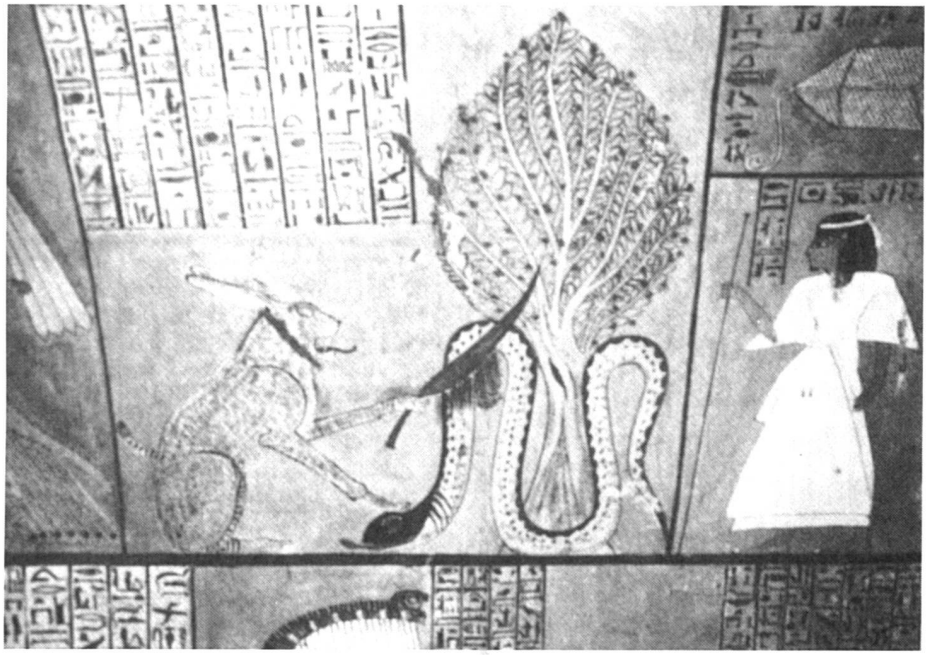
Le langage discursif renvoie à un autre langage, celui des images, qui sont « autant de métaphores pour dire et montrer les reflets des innombrables facettes de ce que l'on imagine être à l'insaisissable source de la vie ».

Auteure de nombreux autres essais philosophiques, Fawzia Assaad a mis, dit-elle, vingt ans pour écrire celui-ci, qui réalise l'extraordinaire conjonction de ses racines culturelles et de son cheminement intellectuel et spirituel.

La vision du monde propre à l'ancienne Egypte et la pensée de Nietsche sont, écrit-elle, deux réseaux de métaphores. « Les penser ensemble, c'est en tout cas penser plus, enrichir le concept devenu trop pauvre, trop étriqué, d'images, de musique et de danse. »



Tombeau de Ramsès VI. Vallée des Rois. Thèbes.
Le soleil défunt à l'intérieur d'un serpent à cinq têtes simulant le cercle du retour. A gauche, sur le registre supérieur, le serpent de l'obscurité à qui l'on tranche la tête. **Photo Fakhry Assaad**



Le tombeau d'Inherkhâouv, à Thèbes. Photo Fakhry Assaad

La crue du Nil et l'éternel retour

Pharaon incarne, avant le surhomme de Nietzsche, la volonté de puissance capable de faire surgir une vie nouvelle à partir du chaos. Pour Nietzsche, le chaos équivaut au nihilisme et à la mort de Dieu ; pour les Egyptiens, il équivaut à la saison sèche, qui fait planer la désolation et la mort sur la vallée du Nil. L'éternel retour de Nietzsche, la circularité du temps, est le sens même de l'éternité ; les anciens Egyptiens savaient, eux aussi, que le temps n'est pas une ligne droite, puisque chaque année la crue du Nil vient ramener la vie.

Le thème nietzschéen du dépassement de soi par l'art, qu'incarne la figure de Dyonisos, trouve aussi sa préfiguration égyptienne dans le mythe d'Osiris, dont Plutarque raconte que sa puissance civilisatrice trouva son fondement, non pas dans l'exercice de la violence, mais dans la séduction de la musique. De toutes les correspondances qu'elles a découvertes entre la pensée de Nietzsche et celle des anciens Egyptiens, c'est sans doute celle-ci qui tient le plus à cœur à Fawzia Assaad. Elle y voit la seule chance de salut du monde contemporain défiguré par le fanatisme et la guerre, plus particulièrement au Moyen-Orient où, dit-elle « la situation est désespérée — où chacun s'acharne à éteindre la lumière de l'autre ».

Elle rêve d'une éducation des enfants à la beauté, et me montre, suspendus aux murs de sa maison, de superbes tapis artisanaux réalisés par une jeune Egyptienne de l'école de Wissa Wissaf : des tapis qui se vendent bien, et qui permettent à celles et ceux qui les fabriquent de gagner leur vie tout en recréant les valeurs esthétiques et culturelles d'un pays abruti par les slogans décervelants de ses dirigeants.

Pour Fawzia Assaad, la beauté donne accès au divin, non pas le divin pré-emballé de toutes les superstitions, mais le divin que l'être humain crée lui-même en se transcendant. A propos de son roman, nous parlons de sa position face à l'Islam.

L'héroïne de « Des enfants et des chats », Rawya, lutte pour son émancipation dans une société régie par la loi islamique, la Shari'a, qui consacre l'infériorité des femmes. Bravant l'interdiction de son frère, elle épouse Mokhtar, un communiste. Mais en l'épousant, elle exige ce que peu de ses concitoyennes osent réclamer : le droit de répudier son mari, que les femmes ne peuvent obtenir que sur demande au moment du mariage, alors que les hommes ont automatiquement, et en tout temps, le droit de répudier leur femme. Devenue journaliste, elle continue toute sa vie à lutter pour l'amélioration de la condition féminine en Egypte.

Réinterpréter la Shari'a

Pourtant, explique Fawzia Assaad, Rawya est croyante, et n'est pas ennemie de l'Islam. Quand elle se rebiffe, par exemple, contre la règle selon laquelle, au décès des parents, le frère hérite deux fois plus que la sœur, ce n'est pas l'abandon de la loi religieuse qu'elle prône, mais sa réinterprétation : « Elle chercha alors des explications dans les textes sacrés. Elle voulut les interpréter. Ils n'avaient jamais été commentés que par les hommes. Pour asservir les femmes ». Et elle conclut : « La Shari'a est une voie, non une loi. Sur une voie, il faut avancer. Sinon, on n'est pas fidèle au prophète. »

Fawzia Assaad évoque un projet de réinterprétation féminine des textes des différentes religions du monde, projet développé dans le cadre d'un des ateliers du Forum de Nairobi. Elle croit à la possibilité de changer de l'intérieur les dogmes religieux sans les renier. Lorsque je lui demande si ce n'est pas là une entreprise désespérée, et pourquoi il serait nécessaire de s'obstiner à mouler une pensée nouvelle dans des formes anciennes, elle me répond que c'est la seule démarche réaliste, en l'état actuel de l'humanité, pour mettre un frein à l'exploitation et à l'écrasement des consciences par le religieux. « Et puis, on peut tout faire dire à un texte ! » Elle écrit en effet, à propos des mythes, dans ses « Préfigurations » : « Leur puissance symbolique est illimitée. »

Le personnage de Rawya est intéressant par cette dialectique intérieure qui l'anime ; mais peut-être plus intéressant encore est le personnage de son frère jumeau, Moheb. Moheb est atterré par la révolte de sa sœur contre la tradition, et il fait tout ce qui est en son pouvoir pour la maintenir dans le droit chemin : l'honneur de Rawya, c'est aussi le sien ! Je pense à ce propos — c'est une remarque personnelle — à ce qu'écrit Luce Irigaray sur l'inclusion du féminin dans le masculin. La relation entre l'homme et la femme n'est pas une simple relation d'oppression, c'est une relation constitutive : la conformité de la femme au modèle défini par l'homme est une condition de l'existence de l'homme lui-même dans son identité. L'identité de Moheb dépend de la conformité de sa sœur au modèle établi.

La perte de la beauté

Mais Moheb est destiné à échouer : Rawya devient une femme indépendante, et qui plus est devient partie prenante à l'évolution du pays vers la modernité, alors que Moheb, incapable de s'adapter à la nouvelle société égyptienne, préfère s'exiler en Amérique. Complètement déraciné, Moheb : chaque fois qu'il revient en Egypte avec l'idée d'y rester, il finit par se rendre compte qu'il ne peut plus y vivre. Et il n'y a pas que l'évolution des rapports entre hommes et femmes pour le dérouter, il y a aussi la perte d'un mode de vie ancien, d'un statut social et économique privilégié, de tout un réseau de références culturelles qu'il espère en vain pouvoir faire revivre en s'intéressant, comme l'avait fait autrefois son père, à l'artisanat traditionnel du papyrus.

Moheb a perdu, mais Rawya n'a pas vraiment gagné. Dans cette ville du Caire où l'on abat les arbres pour construire des immeubles en béton, où la vie quotidienne devient de plus en plus difficile ; dans cette ville en décomposition, ravagée à l'image du pays par une occidentalisation mal digérée, Rawya a fait la conquête de l'émancipation, mais elle a dû renoncer à la beauté. Et sa fin tragique symbolise peut-être l'échec de tout progrès social bâti sur le reniement de la culture et de l'esthétique d'un peuple.

Silvia Lempen